



*Gnoses et Gnostiques*, Roland Hureaux, Desclée de Brouwer 2015

En 2015, Roland Hureaux a fait paraître un ouvrage qui mérite toute notre attention. C'est un livre majeur, écrit dans un style d'une limpidité olympienne et d'un didactisme sans lourdeur ni suffisance. L'auteur y expose avec clarté l'état de la question en ouvrant ici et là des perspectives de recherche et en soulevant des problèmes qui sont le plus souvent passés sous silence. C'est par ailleurs un très bon outil de travail qui épargne bien des recherches fastidieuses.

Il opère avec méthode, commençant par l'examen succinct mais précis des sources (patristiques, gnostiques, évangiles et autres textes apocryphes) et concluant sur une analyse du terme « gnose ». Car si on veut s'entendre, comme le dit gentiment Socrate dans le *Gorgias*, il faut d'abord définir de quoi on parle. Par souci de simplicité, le mot « gnose » désigne donc *les mouvements religieux des premiers siècles de l'Église qui en ont le caractère*, et ensuite, *les mouvements ultérieurs qui s'inscrivent dans leur lignée*.

On sait que le « mouvement gnostique s'est développé entre le Ier siècle de notre ère, d'abord au sein de l'empire romain ». Qui dit « gnose », dit « figures gnostiques ». Les « gnostiques » sont à la fois d'Orient et du monde latin : hormis le premier qui est de Samarie, ils sont surtout d'Antioche et d'Alexandrie. Tiens, ce sont les deux villes qui seront les deux pôles impliqués dans les premières querelles christologiques. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas suffisamment souligné l'impact d'Alexandrie dans ce phénomène de la gnose. On le lui pardonne.

Avec les figures de gnostiques de Rome on touche à un problème épineux : quand passe-t-on des gnoses aux hérésies ? La question s'articule autour de la figure de Marcion, gnostique originaire d'Orient, mais qui voulait donner à sa doctrine l'audience qu'elle méritait. Il s'en fut donc à Rome... La doctrine de Marcion présente un double aspect : gnostique et hérétique. S'il est hérétique, c'est qu'il s'inspire du christianisme et s'en revendique, mais dans une contrefaçon fondée sur un dualisme gnostique (antagonisme radical de la chair et de l'esprit) : d'où son rejet de l'Ancien Testament et de son dieu mauvais qui aurait créé un monde mauvais, auteur du mal et ami des guerres. Jésus ne pouvait rien avoir reçu de ce Créateur.

On le voit, la gnose est le plus sûr chemin vers l'hérésie... Mais l'hérésie n'est pas nécessairement gnostique.

Sans le dire aussi nettement, l'ouvrage de R. H. fait apparaître que si Marcion n'est pas la première figure gnostique de l'histoire de ces doctrines extravagantes, il est la figure inaugurale de la *première grande épreuve intellectuelle qu'ait eue à traverser l'Église à ses commencements*.

Il faut distinguer deux moments : celui de la Gnose et celui de l'Hérésie. Le passage est délicat : il engage la temporalité et il engage la doctrine. C'est que le christianisme a une « gnose », une connaissance. Saint Paul l'atteste et met en garde contre les fausses gnoses à plusieurs reprises. Irénée, à Lyon, ne fait que reprendre l'idée. La « gnose » dont parle Paul n'est pas l'« orthodoxie », elle en fait partie, elle en est constitutive.

Dans cette question de la vraie et de la fausse « gnose », trois noms : Clément, Origène et Denys ; les trois « Pères » alexandrins, ceux qui sont « aux confins », ceux qui flirtent non pas avec la « gnose » mais avec certains thèmes gnostiques. C'est que aux premiers siècles du christianisme, lorsque la doctrine est en train de se constituer, lorsque les Pères tentent cette difficile voire impossible conciliation avec la sagesse rationnelle, entre la gnose chrétienne (dont on sait si peu au fond) et les fausses gnoses

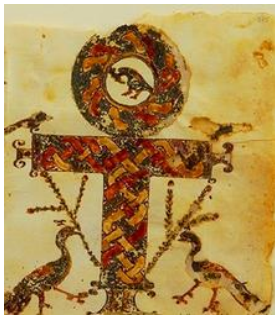
Les gnoses se prévalent d'un enseignement « secret », qui requiert une initiation, et qui lorsqu'une église s'est constituée (comme pour les Manichéens) distinguent les initiés des autres. Les Gnostiques sont imbus de cette idée d'un enseignement qui n'est donné qu'à certains. Mais l'église ? A-t-elle une « tradition secrète » ? Clément, le plus hellénisé sans doute de ces Pères alexandrins est celui qui voulait concilier la sagesse rationnelle et l'intégrer dans la philosophie chrétienne en cours d'élaboration et dans la théologie. Il évoque une tradition secrète venue des Apôtres :

« A Jacques le Juste, à Jean et à Pierre, le Seigneur après sa Résurrection donna la gnose ; ceux-ci la donnèrent au autres apôtres ; les autres apôtres la donnèrent aux soixante dix, dont l'un était Barnabé ».

Roland Hureaux ne répond pas à cette question, mais nous pouvons essayer de le faire. Jacques, Pierre et Jean sont les trois disciples qui assistent à cette scène étonnante de la Transfiguration. Ils sont les trois hommes qui ont le contrôle du contrôle de la Tradition. Ils sont des garants. Cette tradition n'a rien de secret. Elle ressemble à la lettre volée de la nouvelle d'Edgar Poe : elle est devant nous, évidente, tellement évidente que nous ne la voyons plus. Il s'agit tout simplement de ce qui touche au corps du Christ dans les différents états qui le constituent : son corps « biologique », son corps ressuscité (entre l'Ascension et la Résurrection)<sup>1</sup>, son corps glorieux, et son corps eucharistique, autrement dit l'Église.

Clément avait pu garder la mémoire de ce fait, sans pouvoir en restituer le sens. Il est possible et même probable que la mise par écrit de cette Tradition sous la forme *des colliers*, telle que l'Église de Perse les a maintenu et transmis, ait pu subir dès le III<sup>ème</sup> siècle des *décrochages*, à commencer par celui qui est lié au passage de la tradition araméenne dans cette première inculturation hellénistique, et la mise par écrit en grec.

Mais surtout, entre la gnose alexandrine et le platonisme de l'école d'Athènes, dans cette lutte contre les gnosés et la difficile conciliation du savoir philosophique, les structures d'oralité ont sans doute commencé à s'étioler et à se perdre. C'est alors que l'idée d'un enseignement « secret » sous l'influence des gnosés, gnostiques et gnosticisimes en tous genre a pu se mettre en place<sup>2</sup>. Mais Clément avait pu garder la mémoire d'un authentique enseignement de Jésus, communiqué à trois de ces disciples, les plus aptes à le recevoir à cause de l'expérience inouïe qu'ils ont vécu (et il leur a été demandé le secret sur cette expérience), et qui de ce fait constituent les « garants » de la Tradition.



Trois hommes, et non pas un, ont été ainsi revêtus de cette responsabilité du contrôle de ceux qui sont appelés à transmettre la doctrine « droite », de ceux qui sont les garants du dépôt de la foi, non pour le garder secret, le mettre dans un coffre et en jeter la clé, mais pour le faire grandir comme grandit un corps, ou comme se développe un germe, selon une forme contenue dans le germe mais invisible en ce premier état germinal. Ces hommes, ce sont les évêques et les prêtres.

La question « qu'est-ce que la gnose ? » a trouvé un nouveau souffle en 1945, lors de la découverte des manuscrits de Nag Hammadi, quatorze codex datant du IV<sup>ème</sup> siècle. Cette découverte donna lieu en 1966 à un concile, pardon un colloque, à Messine, et on réussit à se mettre d'accord sur une définition commune, qui aujourd'hui est largement remise en question.

---

<sup>1</sup> Certains textes de Nag hammad i font référence à un enseignement secret qui aurait été donné par Jésus entre le temps de sa Résurrection et celui de son Ascension. Rien n'interdit de penser que cet enseignement a pu ensuite être détourné, voire même par ceux qui l'aurait reçu. Bien des chrétiens ont trahi leur Dieu.

<sup>2</sup> C'est le paradoxe qu'on n'a pas souligné suffisamment : le Christ a annoncé sa Résurrection à des hommes qui sans doute était éberlués et ne comprenaient pas. Ce n'est que rétroactivement que cet enseignement a pu être compris, parce que la Résurrection a eu lieu, puis la Pentecôte, et l'envoi du Paraclet, l'Instructeur des Instructeurs. Y a-t-il un « secret » ? Il y a un enseignement selon des modalités de transmission que Clément décrit. Mais ce « secret », si l'on y réfléchit bien, est donné, non pas comme une doctrine élaborée, sous la forme d'un ensemble de livres savants, mais comme une nourriture, dans ce corps du Christ offert sous la forme et au cours du rituel eucharistique. Cet enseignement est étroitement lié à l'institution du rituel comme du mystère eucharistique. Mal compris, sorti de son contexte ecclésial il a pu donner des rejetons extravagants, et surtout l'idée d'un « secret », révélé à certains initiés. Dans ce corps « eucharistique » que constitue l'Église, le corps sacerdotal (visible le jour de la messe chrismale) est un pôle de visibilité, mais qui n'a aucun sens en dehors du Grand prêtre, présent non pas dans l'Évêque (qui fait partie du corps sacerdotal, seul le Christ ne fait pas nombre) mais dans le Christ, présent « en creux ». L'Assemblée, constitué des hommes et des femmes constitue l'autre « binarité ». Il s'agit d'une quaternité, qui figure le temple que le Christ a rebâti, autrement dit le temple de la nature humaine totale. Rien n'interdit de croire que les Apôtres présents lors de la Transfiguration, ce moment où le Christ révèle par anticipation un autre État « futur » de son corps, ont fait l'objet d'un enseignement particulier, qu'ils étaient plus aptes à recevoir parce qu'ils avaient vu le Corps transfiguré. Mais ils ont transmis ensuite cet enseignement aux 9 autres disciples, qui l'ont transmis ensuite. Et cet enseignement était sans aucun doute destiné à faire l'objet d'une transmission plus large. Il est de toute manière donné dans le corps du Christ et à tous ceux qui sont humbles et petits... Le Père révèle à ceux qu'Il aime ses trésors. Plus *anti-gnostique* que l'Église, tu meurs...

On a alors trois postulats avec les perspectives de recherche qui en découlent: la gnose est un phénomène hellénistique ou étroitement lié à l'hellénisme auquel il ne se réduit pas ; c'est une hérésie chrétienne voire judéo-chrétienne (ce qu'atteste les pratiques des gnostiques qui *infiltrèrent* les jeunes Églises) ; c'est une religion *sui generis*.

Ce qui semble sûr, c'est que la gnose ira s'affaiblissant en Occident alors qu'elle va trouver un Orient un terrain de renouvellement incessant, et surtout elle prend un *forme radicalisée* : le manichéisme qui constituerait selon Hans Jonas, le plus important produit du gnosticisme. Mircea Eliade l'avait vu avec la même netteté : « *de toutes les versions du mythe gnostique, le manichéisme est la plus grandiose* ».

A la gnose *classique*, issue sans doute aucun du christianisme, se substitue ainsi un *gnosticisme* qui puise à d'autres sources, et qui ira progressivement se libérant de son enracinement historique chrétien, ou le rendant méconnaissable dans la fusion avec d'autres religions (elles-mêmes des syncrétismes religieux, comme le manichéisme).

Y aurait-il entre le bouddhisme et le manichéisme une parenté ? Cette hypothèse s'est heurtée aux préjugés (l'auteur dit « scrupules ») des savants. Mais si cette parenté entre les deux doctrines était avérée, *elle donnerait au phénomène gnostique une ampleur tant géographique qu'historique bien au-delà de ce qu'on imagine d'ordinaire*.

Nous sommes d'accord.

L'islam lui-même n'est pas exempt d'influences gnostiques, qui sont examinées avec précision, quoique succinctement là encore. La gnose va continuer sa course à travers le temps, refleurissant ici et là en Occident à travers le courant occultiste et illuministe. Victor Hugo, nul ne l'ignore faisait tourner les tables...

Un livre qui mérite donc toute notre attention et qui jette sur ce phénomène une claire lumière, très actuelle. Car la Gnose est plus que jamais vivante, et se présente sous les voiles irisées de la modernité : le New âge, le nouveau marcionisme qui dévalue l'héritage judéo-chrétien, mais surtout, *dans la vision gnostique actualisé des nouveaux Princes de ce monde, (...) faits de nouveaux aéronefs d'initiés, plus ou moins occultes, prétendant représenter le petit nombre des sachants, grands-prêtres du nouvel ordre mondial destiné à faire le bonheur des peuples*.

Oh non, la Gnose n'est pas morte, elle est même le meilleur allié du « prince de ce monde »...

L'Église ne s'y est pas trompée.